

## Henry Bauchau et l'invention de la vie

Louise Vigeant

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (1995). Compte rendu de [Henry Bauchau et l'invention de la vie]. *Jeu*, (77), 191–194.

## La visite

Louise Vigeant



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

## Henry Bauchau et l'invention de la vie

Il est de ces livres dont on tient absolument à parler, non pas parce que l'on croirait pouvoir y ajouter quoi que ce soit ou en expliquer quelque retournement, mais seulement parce que l'on voudrait tant que d'autres autour de nous les connaissent. Des gens que l'on aime. Pour qu'ils éprouvent le même plaisir que nous, cette même sensation de plénitude devant les mots si adroitement choisis, si intelligemment agencés qu'ils touchent au sublime. Ainsi en est-il du très beau texte d'Henry Bauchau, *Diotime et les lions*<sup>1</sup>, que j'ai d'abord entendu, puisqu'il a été transposé à la scène par le Théâtre des Osses<sup>2</sup>, puis que j'ai lu et relu avec un bonheur toujours renouvelé. Le Théâtre des Osses, une compagnie suisse, a été invité par le Théâtre d'Aujourd'hui à présenter à Montréal ce très bon spectacle. Voilà une visite qui a été très appréciée !

Ne serait-ce que pour que le nom d'Henry Bauchau apparaisse dans ces pages, je tenais à écrire cette chronique. L'auteur ne m'était pas inconnu, c'est pourquoi j'étais accourue au Théâtre d'Aujourd'hui, enchantée d'apprendre que quelqu'un avait pu porter à la scène un texte de l'auteur belge. J'avais été transportée par son roman *Edipe sur la route*<sup>3</sup> où il comble, si l'on peut dire, le vide laissé par Sophocle entre

1. Arles, Actes Sud, 1991, 64 p.

2. Cette production du Théâtre des Osses a été présentée au Théâtre d'Aujourd'hui du 28 septembre au 8 octobre 1995. Mise en scène : Gisèle Sallin ; décor et costumes : Jean-Claude de Bemels ; musique : Max Jendly ; interprétation : Véronique Mermoud.

3. Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1990, 491 p.



Véronique Mermoud dans *Diotime et les lions* d'Henry Bauchau, une production du Théâtre des Osse, présentée au Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 1995. Photo : Mario Del Curto.

*Œdipe roi* et *Œdipe à Colone*. En effet, l'auteur y raconte la vie du roi Œdipe au moment où celui-ci, aveugle, quitte Thèbes pour errer sur la route, accompagné de sa fille Antigone, jusqu'au lieu de sa mort. L'écriture de Bauchau est d'une beauté renversante. Le mot est juste, précis, la phrase, souvent courte pour dire l'évidence, s'allonge pour découvrir le caractère secret d'une aventure, rendre l'acuité d'une émotion. Sur cette route, où il traîne sa culpabilité et sa douleur, Œdipe rencontrera Diotime ; elle est guérisseuse et, surtout, d'un calme apaisant pour les voyageurs que sont Antigone et son père. D'abord écrit comme un épisode de ce roman, *Diotime et les lions* est devenu un récit complet en soi et a été publié à part. Dans *Œdipe sur la route*, Diotime est une femme déjà vieille, veuve, mais dont Œdipe sent qu'elle a beaucoup aimé et qu'elle a beaucoup été aimée. J'imagine que c'est à l'instant où Œdipe devine l'amour inconditionnel de Diotime pour son mari Arsès qu'Henry Bauchau avait prévu insérer *Diotime et les lions*, car il s'agit du récit, par Diotime elle-même, de son passage à l'âge adulte alors qu'elle devient l'épouse d'Arsès, ce Grec venu proposer à Cambyse, son grand-père perse, la réunification de tribus appartenant au même clan, mais séparées depuis longtemps. Dans ce récit, Bauchau touchait aussi à ce moment imprécis où l'humanité est passée d'un mode mythique d'appréhension du monde à un mode plus rationnel, en présentant la tribu de Cambyse, des « barbares » qui ne connaissent de Dieu « que ce que savent les lions<sup>4</sup> » (ces dieux lions qui les ont mis au monde pour « avoir enfin des adversaires dignes d'eux<sup>5</sup> »), investie par un « Grec de Grèce » qui pense « à ordonner le monde à la mesure humaine<sup>6</sup> ».

4. *Diotime et les lions*, op. cit., p. 27.

5. *Ibid.*, p. 21.

6. *Ibid.*, p. 12.



Tout à coup j'ai su, une danse très lente s'est emparée de moi et elle était comme un chant. Un voile rouge et obscur s'est étendu sur mes yeux, je suis devenue sourde et j'ai été pénétrée par l'odeur du lion et par le goût de son sang sur mes lèvres. Je descendais en dansant la pente d'un temps très obscur, je traversais des millénaires et je parvenais jusqu'à l'antré des ancêtres, au milieu des dieux lions. Le sang du lion, mêlé au mien, me faisait entrer dans une dimension où il n'y avait plus de passé, plus de futur ni aucune séparation entre le fauve et moi, car la barrière de la mort était abolie. Parfois, pour quelques instants, je revenais à la conscience, à la vue, et je découvrais sans surprise que nous dansions tous, dans la grotte originelle d'où les dieux lions étaient sortis un jour pour nous mettre au monde et avoir enfin des adversaires dignes d'eux.

Henry Bauchau, *Diotime et les lions*, p. 33.

Diotime raconte donc comment elle est devenue la femme d'Arsès, mais avant on la découvre enfant — elle a quatorze ans —, décidée à bouleverser la tradition de sa tribu en participant au combat rituel avec les lions, jusqu'alors réservé aux hommes. Très jeune, déjà, elle vivait une double vie : une vie « douce et harmonieuse » où, comme sa sœur, elle apprenait « la danse, la poésie, la musique, tandis que [sa] mère [les] initiait aux travaux de la maison » et une « autre existence toute d'activités physiques, de chevauchées dans la brousse, la forêt et les sables, de séjours parmi les tribus des montagnes où [l'] entraînaient l'affection que [lui] portait [son] grand-père et sa passion effrénée de la chasse et du pouvoir<sup>7</sup> », une vie la rapprochant de la sauvagerie des lions, les ancêtres lointains de la lignée de Cambyse. Devant la dextérité de la jeune fille et surtout la force de son désir d'affronter les fauves, Cambyse entraînera lui-même Diotime après lui avoir déclaré qu'ils feront « naître une autre tradition [dont elle sera] l'initiatrice<sup>8</sup> ». Diotime tuera un lion, dansera à la fête rituelle, et ainsi deviendra et « lionne » et femme sous le regard de son père et de son grand-père. Un troisième homme surviendra peu après pour compléter cet « avènement » à l'âge adulte : Arsès, dont le sourire troublera profondément Diotime. Elle dira : « Arsès me suivait sans cesse. Il ne me quittait pas des yeux. Mes gestes, mon sourire étaient pour lui ceux de la perfection et, sous l'effet de son regard, ils l'étaient<sup>9</sup>. » Liés l'un à l'autre par ce que Diotime appelle plus un « rapt, une élection » que le résultat d'un choix, les amants devront franchir de difficiles étapes avant de pouvoir unir leurs vies.

La lune éclairait la rive, mes cheveux mouillés retombaient sur mon visage, je me sentais un peu protégée par ce masque. Il ne pouvait voir que mes yeux, mais mes yeux lui suffisaient. Nos deux têtes émergeaient seules de l'eau, il me regardait, il a dit : Dis oui ! J'ai dit : Oui.

Henry Bauchau, *Diotime et les lions*, p. 33.

7. *Ibid.*, p. 9.

8. *Ibid.*, p. 12.

9. *Ibid.*, p. 34.

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ce récit, ce n'est pas tant ce qu'il raconte — bien que nous soyons séduits par le caractère étrange de l'action comme nous le sommes toujours devant les récits d'inspiration mythique — qui captive notre attention, c'est plutôt l'habileté de l'auteur à dire, succinctement mais puissamment, des sentiments profonds, à montrer des liens d'une grande intimité, à énoncer des vérités éblouissantes. En racontant sa première chevauchée avec son grand-père, Diotime dira : « Nous sommes partis au galop, entourés par ses gardes et ce qui n'était pour lui qu'une chasse après tant d'autres a été pour moi l'ivresse, l'invention de la vie<sup>10</sup> ». Ce conte initiatique est tissé de propos qui donnent, comme ceux-là, l'impression d'être si parfaitement adéquats qu'ils laissent le lecteur pantois et comblé. Les plus beaux passages concernent le rapport de complicité et d'amour incommensurable entre la jeune fille et son grand-père, ce chef redouté autant qu'admiré. Diotime ne pourra d'ailleurs couper avec son enfance qu'à la disparition de ce grand-père, l'ancêtre de tous, dont la mort surviendra au moment où le Grand Lion, son « image animale », sera sacrifié par Arsès, selon les règles de la tribu.

Soudain, sans que rien ait annoncé sa présence, le lion est apparu. C'était le plus grand, le plus beau fauve que nous ayons jamais vu. Son port était la majesté même, ses mouvements rayonnaient d'une tranquille plénitude. Sur cette force redoutable, on sentait pourtant que le fardeau de l'âge commençait à peser. Il n'était pas seulement le Grand Fauve, il était aussi, comme l'appelaient les tribus, l'Ancêtre, celui dont le destin allait bientôt s'achever. Pendant que nous le regardions, nous avons compris ce qui avait si profondément troublé Arsès la veille. Dans ses mouvements, son allure, sa façon de boire ou de dévorer, dans sa fureur toute proche, le Grand Lion n'était pas seulement l'image lointaine de l'ancêtre. Il était, vivant dans le même temps que lui, l'image animale, seigneuriale de Cambyse. Il en avait l'empire, la solitude, la puissance et, provoquant le même respect, l'irrésistible ascendant sur tout ce qui l'entourait. Le Fauve a immédiatement suscité en nous les sentiments d'admiration et d'amour que nous portions à Cambyse.

Henry Bauchau, *Diotime et les lions*, p. 43-44.

Dans le spectacle du Théâtre des Osses, Véronique Mermoud interprétait une Diotime pleine de fougue, qui se lançait dans la vie avec fureur et crainte, mais de cette crainte qui se transforme en ardeur chez les êtres forts et volontaires. Son jeu, d'une grande intensité, assurait au récit ses parts de vraisemblable et de sacré.

Henry Bauchau, situant ses histoires dans les temps immémoriaux des mythes, fait naître des émotions aussi difficiles à cerner que ce qui les provoque. Devant de tels récits, nous ressentons que quelque chose nous dépasse, quelque chose de mystérieux qui s'approche des zones de l'inconscient, que nous percevons comme essentiel mais indicible. Alors, comme Diotime, nous découvrons « le plaisir et l'horreur » devant ce qu'exige parfois de nous la vie. ◆

10. *Ibid.*, p. 8.